

**Rapport militaire sur l'activité déployée par le général de division
Maurizio Lazzaro de Castiglioni,
Commandant la 5e division alpine "Pusteria"
Rapport de la période de l'armistice du 6 au 12 septembre 1943,
et de la période suivante jusqu'à la libération de Rome, le 4 juin 1944**

Premessa : avant-propos

1. La 5^e division alpine "Pusteria" (que j'avais l'honneur de commander depuis le 1^{er} octobre 1942) dans la période précédant l'armistice était éclatée en France entre les Alpes et le Rhône, depuis le lac de Genève et la ligne Durance-Vercors ; sa juridiction comprenait ainsi 4/5 du territoire français occupé.

En liaison avec la grande étendue de la zone de compétences, la division placée sous la dépendance directe de l'armée (IV^e) avait été opportunément renforcée, de sorte que, (cette division), outre les régiments constitutifs, des 7^e et 11^e alpini et 5^e artillerie "alpini" et bataillon du génie, elle comprenait aussi le 20^e régiment "alpini" skieurs, 3 bataillons (GAI), 2 bataillons "alpini" d'occupation, 4 bataillons territoriaux, 1 compagnie "CCRR", 1 bataillon "RG" de finance et de nombreux bureaux, services et structures variées : au total, une force qui varie entre 20 000 et 25 000 hommes.

2. La répartition de la division et ses lignes générales est la suivante :

- Commandement de la division - Grenoble - zone Dauphiné
- 7^e « alpini » (Colonel Lorenzotti) – Digne - zone des Basses-Alpes (*cf. 1*)

Renvoi 1

Au début du mois d'août, le commandement de la IV^e armée fit venir le 7^e alpini sur la Riviera et me fit parvenir 2 régiments de cavalerie : Genova et Piemonte reale avec le Général Giusana qui retournèrent en Italie à la fin août.

- 11^e « alpini » (Colonel Fornara) - Gap - zone des Haute-Alpes)
- 20^e bataillon « alpini » skieur (Colonel Corrado A.) - Chambéry - zone Savoie
- 5^e artillerie alpine (Colonel Bizzarri), commandement à Grenoble, 1 groupe auprès de chaque régiment "alpini" - 1 bataillon « alpini » de garnison et 1 bataillon territorial sont le long de la ligne du Rhône, entre Lyon et Avignon (exclu)
- 3 bataillons territoriaux pour la protection des lignes de communication et les services de garnison
- 5^e bataillon du génie alpin - Grenoble
- 4 centres logistiques - Chambéry, Grenoble, Gap, Digne.

3. La situation politique était, dans l'ensemble, bonne. Les rapports avec les autorités civiles et militaires françaises étaient correctes ; ceux entre les troupes et la population, froids, mais jamais hostiles. L'activité des organisations de résistance était forte et efficace, essentiellement en Savoie, où s'y étaient regroupés environ 3 000 résistants (répartis en plusieurs groupes, retirés dans les forêts ou en haute-montagne, et où s'était répandue la crainte (malgré notre affirmation contraire) que notre occupation soit le prélude à une future annexion.

Mes ordres, en l'occurrence, étaient de garantir l'ordre public et la sécurité des troupes, plus par une présence très visible, que par l'emploi de la force ; et cette politique, je peux le dire, eut un plein

succès ; c'est pourquoi, en effet, en 10 mois de présence en France, les "Alpini" de la "Pusteria" gagnèrent (mais aussi par leur calme et leur bienveillance), l'âme de la population auprès de laquelle ils trouvaient refuge et aide pendant la situation critique, créée par l'armistice du 8 septembre.

Seulement en Savoie, dans les derniers temps, à cause de l'initiative de groupes de résistants exaltés, il y eut 3 ou 4 accrochages armés avec quelques pertes de notre côté.

Les juifs ont trouvé à nos côtés une réelle protection, mais aussi les étrangers pourchassés par les Allemands et le gouvernement de Vichy.

4. La fin du règne fasciste (25 juillet 1943) surprit nos troupes, mais sans ébranler le moral ni la discipline : alors que la campagne de presse, qui suivit, avec pour objectif plus ou moins explicite, la sortie de l'Italie du conflit, diminua le moral des troupes, qui, immédiatement pensèrent à une paix proche.

On pensait, en général, que le nouveau gouvernement italien, avait pour objectif, en accord avec l'Église, d'aboutir à une paix générale de compromis : personne, cependant, ne pensait à l'éventualité de devoir poursuivre la guerre en se retournant immédiatement contre l'armée allemande.

Les rapports avec la population française ne changèrent pas vraiment, bien que, de ma propre initiative, j'accentuai une politique de souplesse, faisant libérer des prisonniers politiques, atténuant des mesures d'ordre public et suspendant des actions de ratissage.

Par contre, ce qui changea notablement, se furent les rapports avec les autorités allemandes. Celles-ci commencèrent à se méfier de nous et à prendre des mesures de précaution à notre égard. De fait, le comportement des troupes allemandes envers les nôtres fut marqué par des désagréments et du dénigrement. Cependant, les "alpini" ne supportèrent pas les vexations et lors de quelques rixes, donnèrent aux Allemands la leçon qu'ils méritaient.

Dès le mois d'août (*cf. renvoi 2*) : *devant l'absence des cartes et de mon journal, je ne peux préciser les dates.*), les Allemands pénétrèrent graduellement dans notre zone, et *volens nolens*, le commandement d'armée. Je me souviens du redéploiement du XIII^e corps d'armée aérien dans la vallée du Rhône, de la 94^e division d'infanterie entre Chambéry-Grenoble-Modane, et puis de son remplacement par la 157^e division allemande (si je ne me trompe) quand elle retourna en Italie ; qui, renforcée par un régiment d'alpini, se déploya de part et d'autre des passages des cols de Saint-Bernard, du Mont de Cenis et du Mont Genève, entre nos troupes et les Alpes. Selon nous, c'est la 94^e division qui est renforcée par le régiment d'alpini avant de se retirer et d'être remplacée par la 15^e division allemande.

Les mêmes mesures furent prises sur la Côte d'Azur, où une division allemande vint se positionner dans la région de Nice, de manière à isoler au moment opportun nos troupes.

Vers la mi-août, fut décidé le retrait des effectifs de la IV^e armée entre la ligne d'armistice italo-française (pour la région de Nice, la ligne du Vars). Cependant, l'exécution du mouvement fut malheureusement retardée, semble-t-il pour des raisons logistiques, finalement, il fut établi que la cession du commandement aurait lieu à minuit le 8 septembre.

Pour les troupes sous mon commandement, il était prévu que :

- La division de commandement se répartisse dans la province de Cuneo.

- Le 20e alpini skieur, entre le Mont Cenis et le mont Genève.
- Les autres troupes, dans le Piémont à disposition de l'armée.

Les mouvements de la division devaient s'effectuer par véhicule officiel (V.O.) ; ils devaient commencer le 7 septembre et se terminer vers le 15 septembre. Pour accélérer le transfert et réduire la durée de la période critique (je sentais dans l'air un sentiment d'inconfort et la nécessité de réunir la division pour l'avoir en main, quels que soient les événements), j'avais demandé à la IVe armée l'autorisation d'utiliser des véhicules, mais cela me fut refusé pour des considérations d'économie de carburant ; j'avais pourtant obtenu, grâce à des contacts directs avec la section de Turin, responsable des transports, la mise à disposition de quelques trains. J'avais décidé la suppression des gardes et des petits détachements, et la réunion des troupes en structure de bataillons et de groupes.

J'avais personnellement, et de manière prioritaire, incité les commandants de régiment à l'emploi de la force, dans le cas où les Allemands se seraient opposés à notre transfert en Italie.

Activité effectuée durant la période de l'armistice (6 au 12 septembre 1943)

Le 6 septembre 1943 : lundi

Pendant qu'à Grenoble j'attendais le désengagement de la division et son transfert en Italie mais aussi quelles seraient les directives du commandement de la 157e division allemande qui me remplacerait, me parvint de manière inattendue par téléphone du commandement de la IVe armée, l'ordre de me rendre tout de suite à Rome pour une conférence avec l'état-major général (S.M.R.E - Stato Maggiore Reale d'Esercito). Je laissai le commandement intérimaire de la division au général Magliano, parfaitement au fait de la situation (il aurait dû diriger le transfert des troupes extra divisionnaires, à peine l'ordre donné à la division "Pusteria"), je partis avec le capitaine d'artillerie Graziosi, stagiaire à l'état-major, parcourant en auto la route du Mont Cenis.

Arrivés au col, je m'arrêtai pour me rendre compte du positionnement d'un groupe aérien allemand (batterie et compagnie positionnées là, semble-t-il, contre l'avis de l'armée) et d'une de mes compagnies alpini, envoyée par ordre de l'armée en avant-garde du bataillon alpin prévu.

Je m'aperçus rapidement que le groupe anti-aérien allemand était déployé de manière à barrer la route. Puis, la présence d'un de ses détachements à Modane laissait prévoir l'éventualité d'un coup de main sur la gare et l'entrée du tunnel ferroviaire. J'avais ainsi une nouvelle confirmation de l'inquiétante et sournoise conduite allemande et de la menace qui potentiellement pesait sur le transfert de nos troupes.

Le 7 septembre 1943 : mardi

Arrivé à Rome vers les 9 heures, puis une heure après au siège de l'état-major général (SMRE), d'où étaient absents aussi bien le chef que le second du SMRE, je rendis compte au général Utili, chef du département des opérations.

Tout d'abord, il me présenta les grandes lignes du nouveau dispositif :

- que l'intention de notre gouvernement était d'aboutir à l'armistice avec les Anglo-Américains.
- qu'il ne fallait pas exclure que les Allemands s'opposent par la force à sa mise en application.
- que dans ce cas, nos troupes devraient aussi recourir aux armes.
- qu'en prévision de tels événements, on avait procédé à un déploiement du G.U dans les environs de la capitale.

Abordant ensuite le cas précis de ma division, il me dit, étant donné son efficacité morale et matérielle, qu'il avait été projeté :

- dans un premier temps, de le transférer en Calabre pour le contrôle de la dorsale du Mont Pollino.
- dans un deuxième temps, de la disposer près de Rome avec ce détachement du G.U, chargé de faire face à une quelconque situation politico-militaire.
- dans un troisième temps, étant donné l'impossibilité de la transférer sur le champ, à Rome, de la déployer sur la zone de Tende.

La division alpine "Pusteria", dans cette dernière hypothèse, devait faire :

- se rassembler toutes, le plus rapidement possible, dans la zone de Tende.
- assumer, dans la zone, le commandement des troupes qui s'y trouvent ou qui s'y rendraient.
- se mettre en position de résister le plus longtemps possible aux Allemands dans l'attente d'un éventuel débarquement anglo-américain en Ligurie, et de se mettre en position de défense sur tous les fronts et en procédant à l'organisation logistique de la zone.
- agir, dans la mesure du possible sur les lignes de communications entre la France, la Ligurie, et le Piémont.
- dès que le chef de l'état-major du S.M.R.E aura approuvé les directives ci-dessus, sera donné par écrit au commandement de la IVe armée, l'ordre suivant, que je devrai appliquer à mon retour.

Dans l'après-midi du 7 septembre, je pus m'entretenir brièvement avec le sous-chef et le chef de l'état-major général (S.M.R.E), lesquels me confirmèrent succinctement ce que m'avait dit le général Utili. Cependant, le général Roatta, qui tenait beaucoup à la présence de la division "Pusteria" dans la capitale, invita le général Zanussi à étudier, avec la direction supérieure des transports, si ce ne serait pas possible d'effectuer le transfert de la "Pusteria" dans la zone de Rome, avant le 15 septembre, et m'ordonna de revenir le lendemain pour recevoir la réponse.

Dans la soirée même, je téléphonai au siège de l'état-major de la IVe armée, Général Trabucchi, le priant d'accélérer le transfert de la division par véhicule.

Le 8 septembre 1943 : mercredi

Dans la matinée, je ne pus m'entretenir avec le général Roatta, car il était occupé, me dit-on, par une réunion auprès du chef d'état-major général et du chef du gouvernement. Cependant, de divers contacts et des signes extérieurs, j'eus l'impression que la situation politico-militaire s'était aggravée et que l'éventualité de l'armistice allait se concrétiser.

Dans l'après-midi, j'en eus la confirmation quand, vers les 18 heures, le général Roatta me dit qu'à son grand regret, par manque de matériel et de temps, la division ne pouvait pas être transférée à Rome et il m'ordonna de retourner séance tenante à la division et de mettre au courant le commandant d'armée à

qui il aura tout de suite envoyé les directives pour la division "Pusteria", très cher...(formule de politesse)

Il me donna congé, me disant, en souriant, bonne chance. De sa conversation, j'avais compris que la situation se serait sûrement accélérée avant le 15 septembre, mais rien ne pouvait laisser supposer le communiqué donné à la radio par le maréchal Badoglio, seulement deux heures après. Je veux croire que lui-même ignorait l'imminence d'une telle déclaration, ou alors, je dois reconnaître que pendant notre conversation, il a su non seulement garder le secret comme il se doit, mais conserver parfaitement le contrôle de ses sentiments.

Avant de quitter le siège de l'état-major général, j'appelai au téléphone le général Trabucchi et le priai de m'envoyer pour le lendemain matin une voiture à la gare de Vintimille afin de pouvoir rejoindre tout de suite le commandement de la IV^e armée, de téléphoner à Grenoble, à mon chef d'état-major, le lieutenant-colonel Palmas, de me rejoindre le lendemain à Tende, d'envoyer le 7^e alpini dans la zone de Breuil, et d'accélérer de toutes les façons le transfert de la division.

Je partis de Rome, avec le train de 21 heures, pour Gênes, sans avoir de nouvelles de l'armistice. En réalité, arrivé à la gare peu avant le départ, j'entraî rapidement dans mon compartiment de wagon-lit, sans prêter attention à une certaine rumeur que, malgré la hâte et l'obscurité, j'avais perçue en remontant le trottoir du hall de gare.

J'avais échangé aussi deux paroles avec le général Grazziosi, père de mon ordonnance, concernant la situation politico-militaire : il m'avait dit que la situation était grave, mais qu'il n'y avait rien de nouveau. Seulement plus tard, un monsieur génois, mon partenaire de cabine, me demanda si j'avais écouté le communiqué radio du maréchal Badoglio dont il avait entendu parler dans la gare. Une telle nouvelle ne me parut pas digne de foi, car j'avais laissé vers 19 heures le siège de l'état-major général, où personne ni rien ne m'avait amené à penser à une telle imminente annonce de l'armistice. Je crus d'abord qu'il s'agissait de rumeur fuitée ; seulement plus tard dans une gare intermédiaire, j'eus la confirmation de la réalité de la nouvelle.

Le 9 septembre : jeudi

Arrivé vers les 6 heures à Gênes, je crus opportun d'envoyer le capitaine Grazziosi à Turin auprès de la base logistique de la division (de là, on pouvait avoir la communication téléphonique directe avec Grenoble) pour obtenir des nouvelles de la division et pour faire accélérer, si possible, le transfert.

Je poursuivis seul vers Vintimille : peu après Gênes, je m'aperçus que des éléments allemands commençaient à occuper la ligne ferroviaire, et que quelques militaires italiens locaux, en habit civil, se dirigeaient vers leur maison.

À la gare d'Albissola (avant Savona), le personnel ferroviaire informa le personnel militaire qui voyageait sur le train que les Allemands venaient d'occuper la gare de Savona ; ils contrôlaient les trains, emmenaient les militaires, etc. C'est pourquoi, officiers et soldats abandonnèrent le train.

En ce qui me concernait, je décidai de rejoindre ma division et mon poste de commandement et de devoir et éventuellement de sacrifice ; je continuais, cachant ma tenue sous un imperméable civil. À Savona, les Allemands ne montèrent pas dans le wagon-lit, se contentant de regarder de dehors : le train continua, et ainsi, j'évitai d'être pris.

Je rejoignis Vintimille vers midi : je ne trouvai pas dans la gare la voiture du commandement d'armée mais j'eus la chance de rencontrer tout de suite le colonel Lorenzotti, commandant le 7^e alpini, qui me mit au courant du redéploiement de son régiment et de la situation générale, pour ce qu'il en savait.

Ayant appris que le commandement de la VII^e armée n'était plus à Sospel, mais en transfert à Cuneo, je décidai de renvoyer ma prise de contact avec le dit commandement et d'assumer, par contre, tout de suite le commandement sur place, d'autant que le mouvement de la colonne italienne provenant de la France commençait à laisser apparaître les caractéristiques d'une désorganisation hors contrôle. Je remontai d'abord le flot jusqu'à Menton et je réussis à y remettre un peu d'ordre ; ensuite j'ordonnai au colonel Lorenzotti de renforcer la défense des accès occidentaux de Vintimille qu'il avait déjà prédisposée. Il devait rester avec son commandement et un bataillon à Vintimille jusqu'au matin du 10 septembre pour réorganiser les éléments rapatriés, ordonner le mouvement et les envoyer tous dans la vallée de la Roya vers la zone de Tende ; le mouvement fini, il devait faire sauter les ponts frontaliers sur la corniche et maintenir un bataillon pour barrer la route Nice-Breuil dans les parages du col de Brouis. Je dis tout de suite que le colonel Lorenzotti sut assumer impeccablement ses obligations et que sa présence à Vintimille dans un tel moment de gravité fut providentielle.

Dans l'après-midi du 9 septembre, je pus inspecter les 3 bataillons du 7^e alpini et son groupe d'artillerie de montagne Belluno (aussi bien en position qu'en mouvement), et j'en ai eu une bonne impression parce que, malgré les fatigues d'une longue série, d'une marche pénible et touchés par les événements, les détachements étaient complets, en bonne santé et sous le contrôle de leur commandant. Je me déplaçai aussi vers Sospel pour avoir une idée de la situation locale et contrôler le barrage d'une direction potentiellement dangereuse (car l'avancée d'une unité d'éléments auto-blindés allemands sur une telle route aurait pu couper, à Breuil, la route de retraite sur Tende).

Je trouvai, au col de Brouis, le lieutenant-colonel Perico, le colonel de bataillon Cadore : je lui donnai des ordres analogues à ceux donnés au colonel Lorenzotti et fis préparer les coupures (barrages).

Dans la soirée du 9 septembre, je rejoignis Tende, choisi pour mon poste de commandement : j'y trouvai le général Badino Rossi, commandant d'une division côtière dans le pays de Nice avec son état-major mais sans aucun détachement et un lieutenant-colonel commandant du sous-secteur de la garde à la frontière. Je leur donnai les premières instructions et je repartis pour Caraglio pour m'entretenir avec l'état-major de l'armée.

Il me tardait avant tout de mettre au courant le commandant de l'armée (de la IV^e armée) au sujet des directives de l'état-major général (S.M.R.E) pour la défense de la zone de Tende, et sur la situation que j'ai trouvée entre Menton et Tende.

Il me fallait aussi des informations concernant les autres détachements de ma division et des ordres de l'état-major de la IV^e armée en relation avec la soudaine gravissime situation, telle qu'on la connaissait et qui, entre autres, rendait impossible le rassemblement de ma division dans la zone de Tende.

J'arrivai à Caraglio à la tombée de la nuit : j'y trouvai seulement le général Trabucchi, chef d'état-major de la IV^e armée. Celui-ci m'informa de la situation générale.

Le I^{er} corps d'armée, (général Romero) et le XXII^e corps d'armée (général Ollearo), échelonnés sur la Côte d'Azur. Ils avaient été chassés. Les divisions côtières de la région de Nice et de la Ligurie

avaient reçu l'ordre de se retirer sur Tende, Nava et Cadibona ; les Allemands poursuivaient nos troupes de partout.

En ce qui concernait ma division, il me dit seulement que, la veille au soir, il avait retransmis à Grenoble ma demande avec l'autorisation du transport par véhicule, et que ce matin même, mon chef d'état-major, le lieutenant-colonel Palmas, lui avait téléphoné que le général Magliano avait été arrêté par les Allemands et qu'il leur avait répondu de le libérer si nécessaire par la force ; par la suite, il n'avait plus rien su à cause de la coupure des services téléphoniques.

En ce qui concerne la défense de la cuvette de Tende, lui, était d'accord avec le S.M.R.E, il me disait (sûr d'interpréter la pensée du général Vercellino) d'assumer immédiatement le commandement de la zone et d'organiser la défense avec toutes les forces disponibles. Il se réservait de me faire parvenir le lendemain cet ordre écrit (ce qu'il fit). Lors du retour à Tende, où j'arrivai vers minuit, je rencontrai de nombreuses voitures civiles et militaires, chargées dans un grand désordre de matériel et de fuyards venant de France : j'eus tout de suite l'impression du catastrophique "sauve qui peut".

Le 10 septembre 1943 : vendredi

Je me mis de bon matin à l'accomplissement de mon rude devoir. Devant la totale insuffisance des officiers de mon état-major (j'avais seulement un lieutenant du 7^e alpini que j'avais demandé au colonel Lorenzotti avec un véhicule). Je m'installai auprès du commandement du sous-secteur G.A.F (Garde à la frontière, où se trouvait un central téléphonique militaire) et j'employai quelques éléments disponibles du commandement de la division côtière.

Je chargeai le commandant de la division (qui avait avec lui la section CCRR) du maintien de l'ordre à Tende, du contrôle du trafic, du regroupement des soldats isolés, de la réorganisation des éléments variés, du fonctionnement des services locaux, etc. J'ordonnai au commandant des gardes à la frontière de maintenir la défense sur le front ouest et sur le front sud de la cuvette de Tende, et d'organiser un front au nord pour la défense de la displuviale du col de Tende, déjà installée comme deuxième ligne de défense avec le front au sud.

Ensuite, je voulus reprendre tout de suite contact avec les troupes pour en prendre le pouls et parce que ma présence parmi elles leur aurait redonné du courage, comme je l'avais noté le jour précédent. Je redescendis la vallée de la Roya jusqu'à Airole : je rencontrai plusieurs détachements côtiers et territoriaux qui marchaient en désordre, déprimés et fatigués car non entraînés aux marches ; par contre, marchait très bien un gros bataillon de recrues du 89^e d'infanterie ; fermant la longue colonne, les détachements du 7^e alpini en ordre et bien commandé.

Le colonel Lorenzotti m'informa qu'avait eu lieu la mise à feu des barrages de Vintimille, bloquant ainsi la poursuite des Allemands sur la corniche. C'est pourquoi, redoutant encore plus l'arrivée des éléments moto-cuirassés ennemis depuis Sospel, j'obligeai les détachements à dépasser le carrefour de Breglio ; j'ordonnai que le bataillon Cadore n'abandonne pas le barrage du col de Brouis, jusqu'à ce que la queue de la colonne de la vallée de la Roya n'eût pas dépassée Breuil.

Je fis en sorte que tous les détachements qui passaient près du magasin de Breuil s'y ravitaillent le plus possible, et qu'ensuite le magasin fut remis à l'administration communale. J'ordonnai enfin au commandant de la compagnie des artificiers du val Roya de faire sauter le barrage préparé, près du col de Brouis et dans la vallée de la Roya (une route et une ligne ferroviaire) dès que les dernières troupes

seraient passées.

Vers midi, de retour à Tende, j'y trouvai deux officiers de l'état-major de la IV^e armée qui cherchaient des renseignements. Je les mis au courant de la situation et des dispositions prises : ils me dirent que les Allemands, dans le Piémont, procédaient à l'occupation des villes et des voies ferrées ; ils ne savaient rien des troupes restantes de la IV^e armée.

Dans l'après-midi, je décidai de descendre à Cuneo pour rencontrer le quartier général de la IV^e armée et aussi l'intendance (pour organiser la logistique de la zone de Tende).

À Cuneo, je n'ai pas réussi à trouver le commandant de la IV^e armée, ni son chef d'état-major. En revanche, j'ai pu m'entretenir avec le général Operti, responsable de l'intendance (de qui je pus obtenir un groupe motorisé pour les services de Tende) et aussi avec le général Salvi, commandant territorial de la zone de Cuneo, qui me renseigna sur l'avancée des Allemands et sur sa décision de se mettre d'accord avec eux sur des dispositions analogues à celles stipulées à Milan et à Turin.

Je trouvai à Cuneo le groupe logistique de mon état-major, le capitaine Villosio degli Alpini, stagiaire à l'état-major, le capitaine du commissariat Gionfrido, un médecin sous-officier et un autre officier pour la garde des matériels de la division qui arrivent dans la zone et se trouvent positionnés dans la val Grana.

De retour immédiat à Tende, je donnai des directives au capitaine du commandement pour l'organisation logistique de la zone (inventaire du contenu du magasin en vivres et des ressources locales et celles qui peuvent être obtenues de la zone de Cuneo, etc.), de la part du commandant des gardes à la frontière, j'appris que sur zone, il n'y avait que les munitions pour la garde aux frontières et en petites quantités. Je pris alors des dispositions pour qu'on les recherche et qu'on les amène depuis la zone de Cuneo. Je pris également des dispositions pour la réorganisation des divers détachements et de nombreux soldats en débandades (presque tous désarmés), arrivés dans la cuvette de Tende.

Dans la journée du 10 septembre, le 7^e alpini était arrivé dans la zone de Saint-Dalmas-de-Tende, à l'exception du bataillon resté tout près de la frontière. Les barrages avaient été mis à feu.

Le soir, est arrivé le capitaine Graziosi en tenue civile, en provenance de Turin, encerclée et partiellement occupée par les Allemands. Il ne put me donner que très peu de renseignements parce que les communications avec la France étaient interrompues quand il était arrivé à Turin (le matin du 9 septembre, il avait dû abandonner le train entre Gênes et Alexandria pour échapper à l'arrestation par les Allemands, puis il s'était procuré un habit civil et put ainsi rejoindre Turin, le soir du 9).

Cependant, par un officier des alpini, arrivant de France, il avait appris que les Allemands avaient bloqué nos transports à Modane. Mais, quelques détachements avaient quitté le train et s'étaient dirigés à pied par la montagne. Il m'informa aussi, qu'à Turin, et dans d'autres villes du Piémont, plusieurs officiers et soldats s'étaient habillés en civil pour se soustraire à la capture et que circulaient les rumeurs les plus diverses concernant le gouvernement, la situation à Rome, le débarquement des alliés, l'arrivée au pouvoir du maréchal Caviglia et sa collaboration avec les Allemands, etc. C'est pourquoi, on commençait à avoir le sentiment que le pays était tombé dans une situation chaotique.

Le 11 septembre 1943 : samedi

Dans les premières heures de la matinée, je fus appelé au téléphone depuis le fort haut de Tende par le général Gazzale, commandant une division côtière, qui avait fait retraite depuis la Ligurie dans la haute vallée du Tanaro. Il me signala qu'il était arrivé à cet endroit avec peu d'éléments. Ses troupes se repliaient du col de Nava sur Tanarello, suite à la poussée ennemie et qu'il était opportun que je me protégeasse aussi dans cette direction. C'est pourquoi, j'envoyai à Tanarello un bataillon du 7e alpini avec une batterie, mais aucun Allemand ne se montra à cet endroit.

Pour la défense de la zone de Tende, j'avais défini et actualisé le plan suivant :

a) secteur sud : occupation des lignes fortifiées avec le détachement sur site de la garde aux frontières et le groupe d'artillerie alpine Belluno (moins une batterie) ; avec la destruction des barrages dans la vallée de la Roya, était éliminée la possibilité d'une attaque surprise par des éléments moto-cuirassés de ce côté.

b) secteur ouest : occupation de la ligne fortifiée avec les quelques détachements sur site de la garde aux frontières. Les pentes très rudes de la chaîne alpine rendaient peu probable une attaque dans ce secteur, de la part de l'ennemi, privé de troupes alpines.

c) secteur est : un bataillon alpini du 7e et une batterie alpini dans la zone de Tanarello et Saccarello contre une éventuelle attaque du col de Nava, d'où les troupes du général Gazzale avaient été chassées par les Allemands. Je confiai le commandement de ces trois secteurs au colonel Lorenzotti qui, ayant servi dans l'état-major du commandement de Turin, connaissait très bien la zone et sa structure défensive : à Saint-Dalmas-de-Tende, il avait pour réserve un bataillon d'alpini.

d) secteur nord : c'était celui qui me préoccupait le plus, suite aux renseignements disant que les Allemands, de Bra et Saluzzo, avançaient vers Cuneo et Borgo San Dalmazzo. De plus, des rumeurs disaient que des éléments allemands seraient arrivés par le col de la Maddalena à Argentera pour descendre dans la vallée Stura. À ce propos, je téléphonai au commandant de la garde-frontière de la vallée Stura pour qu'il établisse sa défense sur le site des « Barricate » et se tiennent prêts à faire sauter les ponts en amont.

- Pour la défense du secteur nord de la zone de Tende, je pris les dispositions suivantes : occupation des lignes de crêtes par la garde aux frontières sur site - front vers le nord à l'inverse du front vers le sud ; pour le front nord, contrairement au front sud, les G.A.F tiennent la crête.

- Barrage anti-char de la sortie nord du tunnel de Tende.

- Occupation avec le barrage anti-char des positions de la Panice avec un bataillon alpini et une batterie.

- Mise en place des interruptions entre Limone et la Panice.

- Pré-positionnement de deux autos blindées dans la zone de Borgo San Dalmazzo pour servir d'alarme dans le dispositif défensif.

Je confiai le commandement de secteur au général de brigade (artillerie) Salvadori, positionné à la Panice.

e) Ma réserve : deux bataillons, un alpin et un côtier en cours de réorganisation à Tende. En réalité, je m'aperçus rapidement que c'était une réserve fictive car la plupart des hommes était désarmés ou dépourvus de paquetages. C'est pourquoi je devais uniquement m'appuyer sur l'unique bataillon alpini aux ordres du colonel Lorenzotti à Saint Dalmas de Tende. Mais le 7^e alpini lui-même et le groupe d'artillerie Belluno étaient peu pourvus en munitions et en vivres ; en queue de colonne, ils avaient été chassés de France.

La journée du 11 septembre fut vécue dans une activité fébrile pour la réorganisation des détachements, pour leur déploiement sur leur position. Il fut prévu une première ébauche d'organisation logistique et d'un service régulier de police militaire.

Cependant, tard dans la soirée, il commença à circuler parmi les chauffeurs et les téléphonistes, de vagues rumeurs de retraite, de démobilisation, etc.

Ayant demandé des renseignements auprès du commandement de la IV^e armée, ces rumeurs me furent démenties. J'appris par contre, par le commandement de la zone militaire de Cuneo, qu'on était en train de concrétiser les formalités pour l'entente avec les Allemands, attendus le lendemain.

Puisque la décision des autorités territoriales de ne pas opposer de résistance aux Allemands, concernait à l'évidence les troupes territoriales, je fis nier les rumeurs déjà en cours dans les détachements, et j'invitai les commandants à une surveillance attentive et à une inflexible énergie dans un moment aussi délicat.

Vers le milieu de la nuit, le commandant de la garde à la frontière de Tende me présenta un phonogramme du commandement de la défense territoriale, dans lequel on ordonnait la démobilisation de la garde à la frontière et la possibilité pour le personnel de partir. Mais puisque la garde aux frontières était placée sous mon commandement, je suspendis l'exécution en attente d'ordres supérieurs. Je demandai plus tard des explications au commandement de la IV^e armée ; un officier de l'état-major avec une voix émue me confirma la mesure, me signalant qu'un motocycliste était en route pour m'apporter un ordre écrit.

Le 12 septembre 1943 : dimanche

L'ordre écrit du commandement de la IV^e armée (numéro 20 000/OP. Daté du 11 septembre) me parvint à 2 heures le 12 septembre. (cf renvoi 3)

(Renvoi n° 3: Je ne peux fournir une copie parce que le mince dossier des journées du 9 au 12 septembre est resté dans les mains du capitaine Grazioni, capitaine à l'état-major, qui s'est arrêté en Piémont où il avait de la famille. De même, mon journal personnel est resté en Piémont, près d'un ami).

L'ordre du général Vercellino était fort laconique : il disait à peu près que, compte tenu de la situation qui était devenu incontournable, il dégageait le personnel des obligations de services : suivaient certaines modalités pour la dissolution des détachements, pour la solde donnée au personnel, etc. Enfin, il était ajouté que la mise en application devait être rapide et devait avoir commencée à minuit le 11 septembre (c'est-à-dire déjà depuis deux heures).

Un tel ordre, complètement différent du précédent qui concernait l'organisation de la résistance et de la défense de Tende, me surprit et me laissa pour un moment perplexe. Je redemandai des

éclaircissements ; on sut que l'urgence venait du fait qu'il fallait profiter de la journée du 12 septembre, durant laquelle les Allemands n'auraient pas pu rejoindre Tende, pour soustraire les troupes de la capture et de l'internement de la part des Allemands, qui désormais étaient maîtres de la situation de partout.

Le cœur brisé, je pris les dispositions nécessaires avec les moyens officiels, confirmées par mon dernier ordre écrit, prenant effet à 4 heures, le 12 septembre (*cf renvoi n°4*). (*Renvoi 4: je peux joindre une copie qui m'a été donnée par le lieutenant-colonel Montanari, commandant de la division côtière (mars 1945)*).

J'écrivis, ensuite, un phonogramme pour le commandement de la IV^e armée donnant confirmation d'avoir mis en route l'exécution du plus douloureux ordre que j'aurais voulu ne jamais recevoir.

Vers les 8 heures, les détachements des gardes à la frontière, un bataillon côtier et les autres différents détachements répartis à Tende étaient déjà tous en chemin vers la plaine.

Le colonel Lorenzotti m'assura avoir déjà envoyé les différents détachements vers Tende ; quant à lui, il suivrait après le premier ravitaillement avec le bataillon de réserve ; le bataillon délocalisé à Tanarello descendrait directement dans la vallée du Pesio.

Après le départ de Tende, des commandants et des détachements, ayant donné les dispositions à la compagnie CCRR locale pour le maintien de l'ordre, je suivis le mouvement avec les quatre officiers de mon commandement. (*cf renvoi 5*)

Renvoi 5: avant mon départ de Tende, j'essayai de téléphoner au commandement de la IV^e armée : ce fut en vain, soit que les communications étaient interrompues, soit que personne du commandement ne répondait.

Durant le chemin jusqu'à Borgo San Dalmazzo, je notai que le mouvement se déroulait en assez bon ordre, mais il régnait chez tous un grand sentiment de désarroi et d'humiliation.

À Borgo San Dalmazzo, on me déconseilla de poursuivre directement vers Cuneo dont l'accès, disait-on, était déjà contrôlé par les Allemands. Je donnai congés à mes officiers du commandement en les remerciant de leur collaboration dévouée, qu'ils m'avaient accordée en ce si grave moment. Accompagné du capitaine Graziosi, je me dirigeai vers Mondovi, où je trouvai hospitalité auprès du colonel Bruzzone - mon ancien officier et ami - dans sa maison de campagne (car la ville était déjà occupée par les Allemands). Je décidai de m'arrêter là dans l'attente de nouvelles et de nouveaux événements ; je donnai congé au capitaine Graziosi pour qu'il rejoigne sa famille à Versuolo, en le chargeant de la garde de la voiture et des documents du bureau.

C'est ainsi que, dans la journée du 12 septembre 1943, je mis fin à mon commandement.

En ce qui concerne l'action et le comportement des autres régiments de la division, par des informations me parvenant au fur et à mesure, je pense pouvoir affirmer qu'eux aussi ont fait leur devoir. Même ceux ayant été immédiatement atteints par l'action ennemie, et n'ayant pu recevoir l'ordre de démobilisation et la dissolution du commandement de la 4^o armée, se sont repliés là où ils pouvaient développer une résistance armée contre les Allemands, en respect des ordres que j'avais personnellement donnés aux colonels, dans la crainte éventuelle que les Allemands ne s'opposent à notre retour en Italie.

En particulier je retiens en ce qui concerne :

- le 11e alpini (Haute-Alpes). Le colonel Fornara, avec la compagnie régimentaire, opposa à Gap une courageuse résistance, infligeant aux Allemands de grosses pertes : la compagnie déplora 4 morts et 5 blessés. Il ne mit fin au combat qu'à la suite d'un ordre supérieur. Il sortit avec les honneurs et refusa de s'évader avec l'aide offerte de la part des Français, pour partager le sort de ses alpini (j'ai eu la certitude que la population française, qui n'avait jamais été hostile à nos troupes, aida de différentes manières les évasions, le ravitaillement et le retour de nombre de nos militaires).

- le 20e alpini skieurs (en Savoie). Une grande partie des hommes a réussi à retourner dans la patrie en combattant les Allemands : parmi eux, le colonel Corrado ; une partie se réfugia en Suisse, et une partie continua le combat dans les hautes vallées piémontaises.

Fait à Rome, juillet 1944,

Le général de division F.To. Maurizio Lazzaro de Castiglioni

Copie

pièce jointe n° 8

Commandement des troupes pour la défense de Tende,

À tous les détachements dépendants de la zone de Tende,

Objet : démobilisation

Le commandement de la IVe armée ordonne que soit libérés du service tous les militaires qui en dépendent à la date d'aujourd'hui ; la démobilisation doit se dérouler selon les modalités suivantes :

- restitution des armes individuelles et collectives auprès des casernes et refuges militaires ou gare CCRR.
- l'artillerie et les munitions devront être laissées sur place.
- le matériel et les dotations des détachements, de même.
- les animaux (chevaux et mulets) seront amenés dans la plaine, zone de Borgo san Dalmazzo et Cuneo, où ils devront être laissés dans les diverses casernes et consignés à l'autorité civile.

Pour faciliter le retour des hommes dans leur famille, qu'il leur soit distribués des vivres de réserves provenant des dotations des détachements et des magasins de garnison, de l'argent et des vêtements dans la mesure du possible.

Tous les détachements devront être acheminés sous l'autorité de leur officier dans la zone de Borgo san Dalmazzo et Cuneo.

Pour les petits détachements, dans la limite du possible on pourra utiliser les trains, les chevaux et les charrettes ; les véhicules automobiles peuvent être utilisés pour rejoindre la plaine.

Il est recommandé à tous les officiers de tenir fermement les troupes, pour éviter une débandade fâcheuse, dans l'intérêt de tous. On rappelle que, pour l'intérêt de tous, dans la zone de Cuneo, seront réquisitionnés des trains pour les soldats démobilisés.

Que soit lu, aux troupes rassemblées en armes, ces mots personnels :

« Il est douloureux de déposer les armes que la patrie nous avait confiées pour sa défense mais, comme toujours, il faut obéir. Avant de nous séparer, saluons nos glorieux drapeaux, nos valeureux morts, retournons chez nous meurtris par les moments tragiques que vit notre patrie, mais, cependant, avec le sentiment du devoir accompli.

Et nous retournons avec la ferme intention de reprendre le travail dans la discipline et la concorde pour restaurer le bien-être de nos familles et de la Patrie. L'Italie est immortelle, avec l'aide de Dieu et avec le travail de son peuple, l'Italie se retrouvera sûrement forte et heureuse, comme après une grande tempête, revient toujours le soleil et le ciel bleu.

À tous, mon salut, mes vœux et mes remerciements.

Vive l'armée, vive l'Italie et vive le roi.»

Le général de division Com. F.To de Castiglioni